

cognitif et perceptif contemporain qui se profile – a bel et bien dépassé l'opposition séculaire entre Nature et Surnature. Bellemain-Noël n'aurait sans doute pas tort de noter que «la mort du fantastique est plutôt le signe d'une dilution dans la problématique générale de l'écriture après les révolutions opérées par Proust, Joyce et le Surréalisme» (art. cité, p. 118). C'est sans doute ce qui explique que les analyses d'Irène Bessière seraient inadéquates à rendre compte de nombre de textes fantastiques contemporains. Dans la mesure où ceux-ci cautionnent l'insolite tout en confirmant son caractère naturel, et sont l'expression d'une surréalité *une*, issue de Lautréamont puis du Surréalisme, et non plus la confrontation de plusieurs discours culturels mutuellement exclusifs, ils s'inscrivent évidemment dans le champ de la révolution poétique générale annoncée par Decottignies, mais ils échappent au statut plus restreint de la «littérature fantastique», définie magistralement par Irène Bessière.

Michèle Simonsen
Copenhague

Langue roumaine

A. Rosetti: *Brève histoire de la langue roumaine des origines à nos jours*. Mouton, The Hague – Paris, 1973. 211 p.

La plus grande partie de ce livre est un résumé, en langue française, d'ouvrages plus détaillés rédigés en roumain par l'auteur lui-même, seul ou en collaboration. Ainsi, les sept premiers chapitres, qui nous mènent jusqu'en 1700, résument la grande *Istoria limbii române* que l'auteur a publiée en 1968, sans tenir compte des recherches postérieures. Et les cinq chapitres suivants, qui vont jusqu'au début du XIX^e siècle, résument deux ouvra-

ges écrits ou rédigés par A. Rosetti et B. Cazacu: *Istoria limbii române literare*, I (1961) et *Studii de istoria limbii române literare* (1969). Il n'y a que les deux derniers chapitres qui aient d'autres sources directes: «Tendances de la langue actuelle» et «les dialectes du roumain».

L'auteur ne s'est pas proposé de nous présenter des thèses inédites. Mais il nous a donné un excellent aperçu de la façon dont il voit l'histoire de sa langue après l'avoir étudiée depuis une cinquantaine d'années.

Povl Skårup
Århus

Alf Lombard: *La Langue roumaine, une présentation*. Bibliothèque française et romane, A-29, Klincksieck, Paris, 1974. 396 p.

Il s'agit d'une version française de *Rumänsk grammatik* (Lund, 1973), dont j'ai rendu compte ici même, tome VIII (Mél. Poul Høybye), 1973, 429-431. En renvoyant à ce compte rendu, je ne fais ici que constater que la version française a les mêmes grandes qualités et les mêmes petits inconvénients, et qu'elle a été faite avec le même soin que la version suédoise. Elle ne manquera pas de rendre de grands services.

Povl Skårup
Århus

Arne Halvorsen: *Essai d'une analyse des formes dites 'de futur' en roumain moderne*. Contributions norvégiennes aux études romanes, n° 3. Universitetsforlaget, Bergen – Oslo – Tromsø, 1973. 80 p.

L'ouvrage d'Arne Halvorsen se divise en deux parties, une première partie théorique et une seconde partie pratique ou

empirique. Dans la partie théorique, A.H. s'applique à montrer que les types *voi cînta*, *oi cînta*, *o sã cînt* et *am sã cînt* ne sont pas des formes verbales au même titre que *cînt*, *cîntam*, *cîntai*, *cîntasem*, mais des groupes constitués par un verbe fini et un infinitif, ou une subordonnée introduite par *sã*, au même titre que *pot cînta* et *pot sã cînt*. A.H. identifie *am* dans *am sã cînt* avec *am* dans *am o carte*, ce qui est évident, et il identifie aussi *voi*, *oi* et *o* avec *vreau*, ce qui est douteux du point de vue synchronique. Les auxiliaires seraient donc des formes du présent, et l'emploi des quatre groupes pour exprimer l'avenir serait « métaphorique ». Si la rigueur de toute la discussion théorique laisse à désirer, nous avons là une réaction bienvenue contre une certaine tendance à traiter *voi/oi cînta* et *o/am sã cînt* exclusivement comme des unités. En décrivant ces constructions – et en général tous les signes composés – il faut faire deux choses : les analyser et décrire les autres emplois des mêmes composants et les autres signes composés ayant une structure analogue, et il faut aussi décrire l'emploi du signe composé comme une unité. Certains grammairiens avaient un peu oublié la première chose.

De son côté, A.H. n'oublie pas la seconde chose. En effet, dans la dernière partie de son étude, il décrit l'emploi des quatre constructions dans un corpus recueilli à partir de deux romans et de treize pièces de théâtre modernes. Dans ce corpus, dont il souligne lui-même la faible étendue et le caractère littéraire, il a fait les observations suivantes : Il n'y a pas constaté de différence régionale entre *o sã cînt* et *am sã cînt*, mais une différence nette selon les personnes grammaticales ; le dernier type s'emploie surtout à la première et à la deuxième personne du singulier, moins souvent à la troisième pers. du sing. et du plur., et pas du tout à la première et à la deuxième pers. du pluriel.

Le type *voi cînta* est littéraire, mais dans le corpus d'A.H. il est employé « même dans les pièces de théâtre où les répliques sont supposées reproduire aussi fidèlement que possible la langue parlée » (p. 63). Dans la narration, les romanciers emploient surtout *voi cînta* et *o sã cînt* ; dans les dialogues, on relève les quatre types, parmi lesquels *o sã cînt* est le plus fréquent. On emploie les quatre types aussi bien dans les propositions introduites par *cînd* et *dacã* que dans les propositions principales. A.H. n'a pas pu constater de différence sémantique entre les quatre types (mais bien entre les trois personnes du sing. et du plur.).

C'est dans cette partie empirique que réside la valeur du livre. Il est vrai que le corpus étudié est trop restreint pour permettre des résultats définitifs, et A.H. le sait bien. Mais il suffit pour nous faire exiger des grammairiens qui contesteront les résultats provisoires d'A.H., qu'ils ne négligent pas de fonder les leurs sur des bases plus solides.

Povl Skårup
Århus

Linguistique

Bente Maegaard, Henrik Prebensen, Carl Vikner : *Matematik og lingvistik*. Odense Universitetsforlag, 1975. 402 p.

Un ouvrage écrit par des philologues romanistes ne relève pas forcément de la philologie romane, c'est-à-dire du champ d'activités auquel se consacre la *Revue Romane*. Mais lorsque des collègues romanistes publient une introduction à la linguistique mathématique, leur entreprise mérite certainement d'être discutée dans cette revue, car elle est le fruit d'une réflexion sur l'orientation de notre discipline. Deux romanistes donc, Henrik